

Dernier domicile inconnu

Dominique Jeanjean

Éditions ThoT
Roman

Apparu sur cette Terre en 1957, Dominique Jeanjean naît au monde dans lequel il a toujours voulu exister soixante-quatre ans plus tard, avec la publication de son premier roman. Fort d'une gestation de plus de vingt-trois mille jours qui l'aura conduit à remplir quantité de rôles assignés à l'Homme dans la civilisation, et à l'heure où l'on dépose les outils de travail, il ne saurait se priver du seul qu'il aime réellement manier : le « papier-crayon ».

FRANÇOIS SOUFFRAIT D'UN MALAISE incoercible et grandissant chaque fois qu'il devait prendre l'avion. Un malaise qu'il ne savait ni dire ni gérer – ni digérer – le gagnait, grossissait en lui et finissait par occuper toutes ses pensées, gangrène mentale totalement ubiquitaire et méphitique. Qu'il s'agisse de déplacements professionnels ou menés pour le plaisir, la terreur née de l'anticipation des instants qu'il allait avoir à vivre – soit durant un vol, soit dans la succession des événements qui précèdent un embarquement – provoquait en lui des comportements totalement irrationnels, bientôt irréfléchis. Quoique *irréfléchi* ne soit pas le bon terme, puisque précisément, c'était à force de trop y *réfléchir* qu'il nourrissait en lui ces flots de pensées et d'images macabres. On pardonnera le recours à l'expression « déplacements pour le plaisir » pour évoquer quelque voyage d'agrément, concept qui n'évoquait pour lui que désagrément s'il savait devoir le réaliser en avion.

Dans son parcours de vie personnel, le recours à ce mode de transport s'avérait assez récent, ce qui peut paraître étonnant pour un quinquagénaire qu'on regarderait comme

actif, sportif, quasi moderne ; il est vrai cependant qu'il avait peu bourlingué, et n'avait pas eu l'occasion – il ne l'avait pas provoquée non plus – de quitter le vieux continent, ni pour affaires professionnelles ni lors d'une villégiature éventuelle. Il avait par ailleurs méticuleusement banni de son éventail de passe-temps toute expédition qu'il lui aurait fallu parcourir autrement que sur le plancher des vaches.

On comprendra donc aisément que la toute première occasion de monter en avion lui fût offerte uniquement pour des raisons liées à son activité professionnelle, comme on admettra qu'il s'en souvint parfaitement, avec luxe de détails au demeurant insignifiants pour un bourlingueur patenté. À l'époque, il travaillait comme journaliste pour un hebdomadaire spécialisé dans les techniques de jardinage, et il fut envoyé couvrir une actualité à Amsterdam. Jusque-là, hormis quelques reportages de terrain sur des lieux de production proches de son bureau, son activité se déroulait principalement dans les locaux de l'entreprise qui l'employait et il y faisait ses premières armes à l'aide du téléphone et du fax. Ses ambitions de grands reportages en zone de conflit mondial généralisé avaient sans doute dû être revisitées à la baisse et il rongea un peu son frein au secrétariat de rédaction. Aussi se réjouissait-il, et l'on peut dire même qu'il lui semblait revivre, lorsqu'il devait se rendre sur le terrain, en voiture ou en train. Prendre l'avion pour Amsterdam fut donc à regarder comme une grande première, un événement fort, pour quelqu'un

qui ne savait pas encore... qu'il ne savait pas prendre l'avion et ne le saurait pas de longtemps. Il ne pouvait nullement imaginer la phobie qui allait progressivement sourdre en lui et l'assaillir infailliblement chaque fois qu'il aurait à recourir à ce mode de transport.

Son baptême de l'air se limita à un aller-retour vers Amsterdam-Schiphol via Paris, depuis son lieu de travail. S'il se fût intéressé davantage à l'aviation, au transport aérien ou à la géographie du lieu où il allait atterrir pour la première fois de sa vie, François aurait appris peut-être que cet aéroport jouxte le polder de Haarlemmermeer, construction humaine gagnée en 1852 sur un grand lac connu pour ses orages soudains et violents. Les bateaux pris dans les tourments météorologiques venaient se réfugier dans l'un des bras du lac nommé Schiphol, pour *schip hol*, littéralement « trou » ou « refuge à bateau ». Celui-ci a donné son nom au lieu, et plus tard à l'aéroport. Et l'on pourra s'étonner de la coïncidence étonnante, mais pourtant bien réelle, qui maria un jour deux des grandes phobies de cet homme, celle encore à venir envers le transport en avion, et celle de toujours, animale et dévastatrice, de l'orage.

FRANÇOIS AVAIT ÉTÉ UN ENFANT facilement impressionnable, émotif, trouvant refuge dans les jupes de sa mère lorsque le bruit de la fanfare dominicale ou des pétarades de la fête nationale l'assaillaient jusqu'au plus profond de son âme atterrée. Peureux, sans doute; couard, pas tout à fait, ou du moins s'efforçait-il de gagner en audace, petit pas après petit pas, construisant avec l'âge une virilité progressive par l'accumulation de minuscules victoires sur lui-même et ses terreurs dont il avait honte. Mais l'orage resterait à vie un indépassable existentiel, qu'allait bientôt rejoindre le voyage en avion et s'inscrire au rang de ses phobies définitives.

Cependant il convient de reconnaître que pour sa toute première fois, François aborda ce déplacement aérien avec une relative décontraction reposant principalement sur l'ignorance qui était la sienne de tout ce qui avait trait à cet univers.

François se soumit donc aux multiples rituels préalables à un embarquement en jet avec plus d'intérêt que de craintes. Mais l'envers du décor se présenta rapidement à lui.

Il fut plus étonné qu'indisposé par un mode de transport qu'il découvrait : permanence du bruit dans la carlingue,

impression de fragilité de l'appareil dont l'extrémité des ailes lui semblait plier et vibrer à l'excès, prêtes à se rompre, trous d'air imprévus. Aux dires du personnel navigant auprès duquel il s'était ouvert de toutes ses observations, sentant monter en lui une forme d'angoisse comme lorsque survenait un orage et qu'il était encore dehors en train de jouer avec ses camarades, le vol avait été au contraire « d'un calme et d'une banalité déconcertants ». « Heureusement que les ailes plient au décollage, cher monsieur, avait ajouté un des stewards avec qui il échangeait un peu, sinon elles casseraient ! Au décollage, leur amplitude est de plusieurs mètres au-dessus et en dessous de la carlingue ! Comme les ailes d'un oiseau ! »

Un oiseau ! La comparaison ne l'avait pas rassuré et il se mit tout au long du vol à surveiller le comportement des ailes, de la carlingue, sursautant au moindre bruit qui lui semblait prodromique de la déchirure fatale de la carcasse métallique dans laquelle il avait consenti – par erreur – à s'installer pour ce transfert rapide entre les deux villes...

Longtemps après, et jusqu'à ce qu'il prît de nouveau l'avion, c'est ce « banalité déconcertante » qui avait résonné dans sa tête. L'argument s'était progressivement amplifié au fur et à mesure qu'il revivait ce premier voyage aérien, grossissant dans sa mémoire au point qu'il ne gardait désormais plus qu'un souvenir totalement déformé de l'épisode ancien ; ce qu'il avait analysé comme des *surprises* devenait des *incidents* potentiels, tranchant avec les propos de l'hôtesse qui lui avait

affirmé le caractère très ordinaire du déroulement du vol. *Banalité déconcertante...*, ressassait-il au terme de l'évocation mentale du voyage, certains vols peuvent donc ne pas être de cette *banalité déconcertante...*

Et c'est ainsi qu'il se forgea de toutes pièces, les pieds sur terre et sans s'y être de nouveau installé, une véritable cinématographie artificielle conduisant à sa phobie de l'avion.

La capacité qu'il avait de se placer par l'imagination au cœur d'une scène à laquelle il pensait renforçait d'ailleurs la crainte exagérée qu'il s'était faite de vivre un incident à bord d'un avion. Cette imagination quasi malade se traduisait de fait par des symptômes somatiques. Il se rappela que, plus jeune, il avait joué dans quelques pièces de théâtre; chaque fois qu'il répétait mentalement son entrée sur scène, ou telle partie d'une réplique un peu longue, inmanquablement son rythme cardiaque s'accélérait et il lui arrivait même de transpirer, seul et en l'absence de toute pression psychologique qu'auraient exercée ses partenaires de scène. Il subissait un trac imaginaire irrépressible, qu'il dominait paradoxalement sans difficulté dès qu'il s'agissait de passer à l'action, et en l'occurrence dès le lever de rideau. Lorsque le rideau se levait, aucune émotion visible ne trahissait l'infinie agitation interne qui avait pu l'habiter quand il répétait seul... Sans doute pouvait-il aussi associer à cette somatisation anticipative les effets que produisaient sur lui les longues répétitions de ses devoirs et apprentissages scolaires, quand il se projetait

dans les récitations qu'il ferait de telle ou telle page d'un manuel scolaire dévorée pour mieux la régurgiter. Sous le regard imaginaire de ses professeurs, déclamant et déclamant des vers ou des formules chimiques, il entraînait dans des stress fantasmés dont il lui était bien difficile de sortir indemne, souvent transpirant et le rythme cardiaque affolé. Depuis tout petit, François avait peur par anticipation..., se faisait peur par remplacement d'une autre peur qu'il ne pensait pouvoir maîtriser.

À force d'anticiper et de jouer le scénario de ce que serait son *deuxième baptême de l'air*, mais rejetant catégoriquement les circonstances qui auraient pu le conduire à s'y confronter, François devint pour le coup irrémédiablement incapable de prendre l'avion. Aucun événement externe n'était venu renforcer ses doutes naissants, qui l'aurait convaincu d'une dangerosité redoublée de ce mode de transport. Il n'en avait pas non plus parlé autour de lui. Mais il s'était progressivement persuadé qu'un deuxième vol d'une telle *banalité affligeante* – il entendait encore l'hôtesse de l'air rire en lui disant ces mots – ne pourrait *statistiquement* se reproduire. Il ne s'estimait pas poursuivi par un quelconque faisceau de forces maléfiques, mais *statistiquement*, nécessairement, quelque chose *devrait* se passer lors de son prochain déplacement aérien. On l'avait déjà averti que ce qui n'était pas arrivé précédemment relevait de *l'exceptionnelle banalité affligeante* de vols ordinaires; le prochain devrait reprendre donc statistiquement sa

composante normale, et quelque chose allait donc *normalement* survenir... À l'évidence alors, il lui fallait à toute force éviter ce *prochain vol*. C'est ainsi qu'il commença de construire tout une stratégie d'évitement; bien évidemment, c'est aussi à cette période que des circonstances particulières le conduisirent à devoir de nouveau monter en avion.

Il avait changé d'activité professionnelle depuis quelques années, et l'on doit reconnaître qu'il ne l'avait pas fait pour fuir un hypothétique recours à l'avion comme mode de déplacement requis pour l'exercice de sa précédente activité de journaliste. Il parcourait toujours le terrain en voiture ou en train mais, bien que loin de ses préoccupations immédiates, le spectre de l'installation à bord d'un avion restait très ancré en lui. Endormi, non éliminé.

LA RECHUTE SURVINT pour des motifs privés et de villégiature : Aurore, sa compagne depuis près de dix ans, lui avait proposé à plusieurs reprises d'effectuer un voyage d'un genre particulier, sorte de marche initiatique – initiatique à quoi ? – dans le désert du Sud marocain. « Tu sais, ce n'est même pas à deux heures d'avion, je crois que cela nous ferait beaucoup de bien de nous retrouver, loin de tout... », avait-elle ajouté aux commentaires sur la beauté des paysages à découvrir.

S'il est nécessaire de prendre sa défense, on dira que François ne s'était jamais ouvert auprès d'elle sur le malaise qui l'avait assailli lors de sa première expérience, ni surtout des ruminations personnelles et mentales qu'il entretenait depuis lors dans son souvenir.

C'était la troisième destination qu'elle soumettait à son approbation depuis plusieurs mois ; il avait jusque-là éludé à deux reprises l'explication réelle à son refus, prétextant d'abord un surcroît inévitable de travail, puis un choix de destination qui ne l'intéressait pas. Mais il connaissait intimement la raison unique de son refus : son incapacité imaginée à remonter – et à rester deux heures ! – dans un avion...

Mais cette fois-ci elle avait tenu bon, avait démarché seule l'agence de voyages et était revenue un soir, triomphale et souriante : « Comme tu m'avais dit que tu pouvais te libérer début mars, j'ai choisi un trek au Maroc, début mars, pour deux personnes... Et j'ai payé d'avance... Tu es content ? »

Il avait essayé tant bien que mal de feindre un certain plaisir mais, dès lors, une seule obsession occupa son esprit dès l'éveil : comment vivre ces deux heures en avion ? comment ne pas penser ? comment ne pas devenir fou ? À l'évidence, plus il essayait de ne pas y penser, plus cette seule préoccupation se substituait en lui à toute activité réfléchie.

On était alors à six semaines du départ ; Aurore se réjouissait à l'avance de leur escapade à venir, commençait les bagages avec enthousiasme et exubérance et tentait, mais sans succès, de partager cette joie qui la gagnait. Dans un premier temps, elle mit cette absence de manifestation positive de la part de son compagnon sur le compte de la fatigue et d'une certaine mauvaise passe qu'il traversait sur le plan professionnel. Patiente et optimiste, elle imaginait que les choses changeraient une fois qu'ils seraient vraiment partis.

François, de son côté, avait malgré lui entamé un funeste compte à rebours qui devrait fatalement le conduire à l'échéance finale et dramatique. Car l'issue de la décision de ce départ en avion ne pouvait manquer de se révéler dramatique : explosion de l'avion en plein vol – inexpliquée ou consécutive à une collision avec un autre avion ; crash au

sol au décollage pour les mêmes raisons, ailes à l'envergure inexplicablement démesurée se brisant sous le poids de la charge, que dire encore... Curieusement, la phase d'atterrissage n'évoquait pas pour lui le même contenu tragique, peut-être parce qu'elle signifiait la libération imminente de cette atmosphère qui le condamnait. Elle lui semblait porteuse d'espoir, et il n'imaginait pas qu'elle pût mal se dérouler. Ou du moins ses pensées étaient suffisamment encombrées par les autres étapes du vol pour qu'il ne se souciât pas de celle-ci.

Néanmoins, l'affreux compte à rebours s'égrenait dans sa tête, sans qu'il sût en arrêter le cours. Les attentions et interventions d'Aurore avaient fini par l'exaspérer.

— Tu penseras à prendre ton passeport, ou préfères-tu que je te prépare une liste des incontournables avant le départ ? avait-elle lancé un soir, à bout d'arguments pour tenter de l'intéresser au projet à venir.

— Tu parles si je me fiche pas mal de mes affaires, puisque de toute façon, on va tous...

Il ne termina pas sa phrase. Mais la violence instantanée avec laquelle il l'avait lancée stupéfia Aurore. François ne s'était pas rendu compte de ce décalage, et n'imagina pas un seul instant qu'il avait blessé sa compagne. Ses préparatifs n'avançaient pas pour autant, il se perdait dans les méandres des répétitions mentales du parcours du voyageur-qui-prend-l'avion et dont il pensait qu'il ne sortirait pas vivant.